This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Lord George Lennox,

Stoke, near Chichester, Sussex.

Geo. Henry Lennox
1760

ODE

SUR LA MORT

DE

SON ALTESSE ROYALE

MADAME LA MARKGRAVE

DE

BAREITH.

ODE
SUR LA MORT
DE
SON ALTESSE ROYALE
MADAME LA MARKGRAVE
DE
BAREITH.

Avec une Lettre à quelques Gens de Lettres.

Par Mr. DE VOLTAIRE.

A GENEVE,
Chez les Frères CRAMER, 1759.

210. m. 34.

ODE

SUR LA MORT

DE

SON ALTESSE ROYALE

MADAME LA MARKGRAVE

DE

BAREITH.

LOrſqu'en des tourbillons de flamme & de fumée,
Cent tonnerres d'airain précédés des éclairs,
De leurs globes brulants renverſent une armée,
Quand de guerriers mourants les ſillons ſont couverts,

Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons maſſacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains plus dûrs, plus inflé-
xibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des
combats,
S'étonnent à la fin de devenir ſenſibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaiſſaient
pas;
Quand la mort qu'ils ont bravée
Dans cette foule abreuvée
Du ſang qu'ils ont répandu,
Vient d'un pas lent & tranquile
Seule aux portes d'un azile
Où repoſe la vertu.

Une

Une Famille entière interdite, éplorée,
Voit ce Spectre avancer vers un lit de douleurs ;
La victime l'attend pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ſes amis en pleurs.
Tournant en vain la paupière
Vers un reſte de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle préſente ſa tête ;
La faulx redoutable eſt prête ;
Et la mort va la lever.

Le coup part, l'ame fuit, c'en eſt fait, il ne reſte
De tant de dons heureux, de tant d'attraits ſi chers
De ces ſens animez d'une flamme céleſte,
Qu'un cadavre glacé la pâture des vers.
Ce ſpectacle lamentable,
Cette perte irréparable

Vous

Vous frappe d'un coup plus fort,
Que cent mille funerailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient & ſouffraient la mort.

O BAREITH ! ô vertus ! ô graces adorées !
Femme ſans préjugés, ſans vice & ſans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces triſtes contrées,
De ce ſéjour de ſang, de rapine & d'horreur;
Les Nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suſpendirent les fureurs :
Les diſcordes s'arrêtèrent ;
Tous les Peuples s'accordèrent
A t'honnorer de leurs pleurs.

Des Veuves, des Enfans ſur ces rives funeſtes,
Au milieu des débris des mûrs & des remparts,

Cher-

Cherchant de leurs Parents les pitoyables
restes,
Ramaſſaient en tremblant leurs oſſements
épars ;
Ton nom ſeul eſt dans leur bouche,
C'eſt ta perte qui les touche,
Ta perte eſt leur ſeul effroi.
Et ces familles errantes,
Dans la miſère expirantes
Ne gémiſſent que ſur toi.

De la douce vertu tel eſt le ſûr Empire ;
Telle eſt la digne offrande à tes Mânes ſacrez ;
Vous qui n'êtes que Grands, vous qu'un
flatteur admire,
Vous traitons-nous ainſi lorſque vous expirez ?
La mort que Dieu vous envoïe,
Eſt le ſeul moment de joïe
Qui conſole nos eſprits ;
Emportez, ames cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

Mais

Mais toi dont la vertu fut toujours ſecourable,
Toi, dans qui l'héroïſme égala la bonté,
Qui penſais en grand-homme, en Philoſophe aimable,
Qui de ton Sexe enfin n'avais que la beauté:
Si ton inſenſible cendre,
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta penſée,
Les Dieux m'ont recompenſée
Quand ils m'ont ôté le jour.

C'eſt nous triſtes humains, nous qui ſommes à plaindre,
Dans nos champs déſolés & ſous nos boulevards
Condamnés à ſouffrir, condamnés à tout craindre
Des ſerpens de l'envie & des fureurs de Mars;
Les Peuples foulés gémiſſent,
Les Arts, les vertus périſſent,

On

On aſſaſſine les Rois :
Tandis que l'on oſe encore
Dans ce Siécle que j'abhorre
Parler de mœurs & de loix !

Beaux Arts, où fuirez-vous ? troupe errante & céleſte
De l'Olimpe uſurpé chaſſés par des Titans ;
Beaux Arts ! elle adoucit vôtre deſtin funeſte,
Puis qu'elle eut du génie elle aima les talents.
Ces talents que Dieu diſpenſe,
Avilis ſous l'ignorance
Gémiſſants ſous l'oppreſſeur,
Ces Enfans de la lumière
Que l'impoſture groſſière
Offuſque de ſa noirceur.

Hélas ! qui déſormais dans une Cour paiſible,
Retiendra ſagement la ſuperſtition,
Le ſanglant fanatiſme, & l'athéiſme horrible,
Enchainés ſous les pieds de la religion ?

Qui

Qui prendra pour ſon modèle
La Loi pûre & naturelle
Que Dieu grava dans nos cœurs ?
Loi ſainte ; aujourd'hui proſcrite
Par la fureur hipocrite
D'ignorants perſécuteurs.

Des tranquiles hauteurs de la Philoſophie
Ta pitié comtemplait avec des yeux ſerains
Ces fantômes changeants du ſonge de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets ſi vains ;
Ces factions indociles
Qui tourmentent dans nos Villes
Nos Citoyens obſtinés ;
Ces intrigues ſi cruelles,
Qui font des Cours les plus belles
Un ſéjour d'infortunés.

Du

Du tems qui fuit toujours tu fis toujours uſage ;
O combien tu plaignais l'infame oiſiveté
De ces eſprits ſans goût, ſans force & ſans courage,
Qui meurent pleins de jours & n'ont point exiſté.
La vie eſt dans la penſée.
Si l'ame n'eſt exercée,
Tout ſon pouvoir ſe détruit ;
Ce flambeau ſans nourriture
N'a qu'une lueur obſcure
Plus affreuſe que la nuit.

Illuſtres meurtriers, victimes mercénaires
Qui redoutant la honte, & maîtriſant la peur,
L'un par l'autre animés aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, & mourez par honneur :

Une femme, une Princeſſe
Dans ſa tranquile ſageſſe,
Du ſort dédaignant les coups,
Souffrant ſes maux ſans ſe plaindre,
Voïant la mort ſans la craindre,
Etait plus brave que vous.

Mais qui célébrera l'amitié courageuſe
Première des vertus, paſſion des grands cœurs,
Feu ſacré dont brula ton ame généreuſe,
Qui s'épurait encor au creuſet des malheurs?
Rougiſſez ames communes
Dont les diverſes fortunes
Gouvernent les ſentiments,
Frêles Vaiſſeaux ſans Bouſſole
Qui tournez au gré d'Eole
Plus legers que ſes Enfans.

Auguſte & cher objet d'intarriſſables larmes,
Une main plus illuſtre, un crayon plus heureux,
Peindra tes grands talents, tes vertus & tes charmes
Et te fera rêgner chez nos derniers neveux.
Pour moi dont la voix tremblante
Dans ma vieilleſſe peſante,
Peut à peine s'exprimer,
Ma main tombante accablée
Grave ſur ton Mauſolée,
CY GIT QUI SAVAIT AIMER.

Aux Délices près de Genève
le 4 Février 1759.

L'Auguſte Famille de Madame la Markgrave de BAREITH a ordonné expreſſément qu'on publiât ce faible éloge d'une Princeſſe qui en méritait un plus beau; je l'expoſe au public, c'eſt-à-dire, au très petit nombre des amateurs de la Poëſie, & des véritables connaiſſeurs, qui ſavent que cet Art eſt encor plus difficile qu'infructueux; ils pardonneront la langueur de cet ouvrage à celle de mon âge & de mes talents. Mon cœur qui m'a toujours conduit m'a fait répandre plus de larmes que de fleurs ſur la tombe de cet-

te Princeſſe, la reconnaiſſance eſt le premier des devoirs, je ne m'en ſuis écarté avec perſonne. Son Alteſſe Royale n'avait ceſſé en aucun tems de m'honorer de ſa bienveillance & de ſon commerce ; elle envoïa ſon Portrait à ma Niéce & à moi quinze jours avant ſa mort, lorſqu'elle ne pouvait plus écrire. Jamais une ſi belle ame ne ſçût mieux faire les choſes décentes & nobles, & réparer les déſagréables. Sujets, étrangers, amis & ennemis, tous lui ont rendu juſtice, tous honorent ſa mémoire ; pour moi ſi je n'ai pas vécu auprès d'elle, c'eſt que la liberté eſt un bien

bien qu'on ne doit ſacrifier à perſonne, ſurtout dans la vieilleſſe.

J'avoue donc hautement ce petit ouvrage, & je déclare en même tems (non pas à l'Univers, à qui le Père Caſtel s'adreſſait toujours, mais à quelques gens de Lettres qui ſont la plus petite partie de l'Univers,) que je ne ſuis l'Auteur d'aucun des ouvrages que l'ignorance & la mauvaiſe foi m'attribuent depuis ſi longtems.

Un jeune homme connu dans ſon païs par ſon eſprit & par ſes talents, * fit imprimer l'année paſſée

* Ode à Sa Majeſté le Roi de Pruſſe.

ſée une Ode ſur les victoires du Roi de Pruſſe, & comme le nom de ce jeune étranger commence par un V. ainſi que le mien, cette Ode fut réimprimée à Ratisbonne, à Nuremberg ſous mon nom, on la traduiſit à Londres, on m'en fit honneur par tout ; c'eſt un honneur qu'aſſurément je ne mérite pas : Chaque Auteur a ſon Stile, celui de cette Ode n'eſt pas le mien ; mais ce qui eſt encor plus contraire à mon état, à mon devoir, à ma place, à mon caractère, c'eſt que la piéce ſort du profond reſpect qu'on doit aux Couronnes avec qui le Roi de Pruſſe eſt en guerre ;

guerre ; il n'eſt permis à perſonne de s'exprimer comme on fait dans cet écrit. On doit d'ailleurs avertir tous les Auteurs que nous ne ſommes plus dans un tems où l'uſage permettait à l'entouſiaſme de la Poëſie de louer un Prince aux dépends d'un autre. L'Ode ſur la priſe de Namur dans laquelle Boileau raille très indiſcrettement le Roi d'Angleterre Guillaume III. ne réuſſirait pas aujourd'hui ; & La Motte fut très blâmé de n'avoir pas rendu juſtice à l'immortel Prince Eugéne dans une Ode au Duc de Vendôme.

On

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa Maitreſſe, & ſon Roi.

C'eſt la maxime d'Eſope & de La Fontaine : mais il ne faut dire d'injures ni aux autres Dieux, ni aux autres Rois, ni aux autres femmes.

On m'a imputé encor je ne ſçais quel Poëme ſur la *Religion Naturelle*, imprimé dans Paris avec le tître de Berlin par ces Imprimeurs qui impriment tout, & publié auſſi ſous la première lettre de mon nom. Les brouillons & les déla-

délateurs ont beau faire, je n'ai jamais écrit ni en vers ni en proſe ſur la Religion Naturelle ou Revélée, mais je compoſai dans le Palais d'un Roi, & ſous ſes yeux en 1751. un Poëme ſur *la Loi Naturelle* *, principe de toute Religion, ſur cette Loi primitive que Dieu a gravée dans nos cœurs, & qui nous enſeigne à frémir du mal que nous faiſons à nos ſemblables, ouvrage très inférieur à ſon ſujet, mais dont tout homme doit chérir la morale pûre, & dans lequel il

* Ce Poëme ſe trouve à la fin du 2d Volume de la dernière Edition des Oeuvres de Mr. de Voltaire imprimée à Genève.

il doit reſpecter le nom qui eſt à la tête.

Que nous nous éloignons, tous tant que nous ſommes de cette Loi Naturelle & de la raiſon qui en eſt la ſource ! je ne parle pas ici des guerres qui inondent de ſang le Monde entier depuis qu'il eſt peuplé, je parle de nous autres gens paiſibles qui l'inondons de nos mauvais écrits, de nos plates diſputes, & de nos ſottes querelles, je parle de ces graves fous qui enſeignent que quatre & quatre ſont neuf, de nous qui ſommes encor plus fous qu'eux, quand nous perdons

dons notre tems à vouloir leur faire entendre que quatre & quatre font huit, & des maîtres ſous, qui pour nous mettre d'accord, décident que quatre & quatre font dix.

D'autres fous mourants de faim compoſent tous les matins dans leur grenier une des cent mille feuilles qui s'impriment journellement dans notre Europe, croyant fermement avec Frère Caſtel que toute la terre a les yeux ſur eux, & ne ſe doutant pas que le ſoir leurs belles productions périſſent à jamais tout comme les miennes.

Pendant que ces infatigables araignées font par tout leurs toiles, il y en a deux ou trois cent autres qui recueillent ſoigneuſement les fils qu'on a balayés, & qui en compoſent ce qu'on appelle des Journaux, de façon que depuis l'an 1666, nous avons environ dix mille Journaux au moins, dans leſquels on a conſervé près de trois cent mille extraits de livres inconnus : & ce qui eſt fort à l'honneur de l'Eſprit humain, c'eſt que tout cela ſe fait pour gagner dix écus, tandis que ces Meſſieurs auraient pu en gagner cent à labourer la terre.

Il

Il faut excepter ſans doute le Journal des Savans, uniquement dicté par l'amour des Lettres, & le judicieux Bayle l'éternel honneur de la raiſon humaine, & quelques-uns de ſes ſages imitateurs. J'excepte encor mes amis; mais je ne puis excepter Frère Bertier * principal Auteur du Journal de Trévoux, qui n'eſt point du tout mon ami.

Il faut ſavoir qu'il y a non ſeulement un Journal de Trévoux, mais encor un Dictionnaire de

* C'eſt un fou qui déclame ſans ceſſe contre ce qu'il y a de plus reſpectable.

Trévoux. Par conſéquent il y a eu un peu de jalouſie de métier entre les ignorants qui ont fait pour de l'argent le Dictionnaire de Trévoux, & les Savans qui ont entrepris le Dictionnaire de l'Encyclopédie, je ne ſçais pourquoi. Outre ces terribles Savans, nous ſommes une cinquantaine d'empoiſonneurs, Lieutenants Généraux des armées du Roi, Commandants d'Artillerie, Prélats, Magiſtrats, Profeſſeurs, Académiciens, de belles Dames mêmes, & moi cultivateur de la terre, & partiſan ſéditieux de la nouvelle charue; qui tous avons conſpiré contre l'Etat,

en

en envoyant au magazin Encyclopédique d'énormes articles. Quelques-uns ſont remplis de longues déclamations qui n'aprennent rien, & beaucoup de nos méchans confrères ont manqué à la principale régle d'un Dictionnaire, qui eſt de ſe contenter d'une définition courte & juſte, d'un précepte clair & vrai, & de deux ou trois exemples utiles. Notre fureur de dire plus qu'il ne faut, a enflé le Dictionnaire, & en a fait un objet de papier & d'encre de plus de trois cent mille écus.

Auſſi-tôt les adverſes parties ont ſoulevé la Ville & la Cour

contre les entrepreneurs, on les a accablés des plus horribles injures. On a pouſſé la cruauté juſqu'à dire à Verſailles qu'ils étaient des Philoſophes. Qu'eſt-ce que des Philoſophes ? a dit une grande Dame. Un homme grave a répondu, Madame, ce ſont des gens de ſac & de corde, qui examinent dans quelques-lignes d'un livre en vingt volumes in-folio, ſi les atômes ſont inſécables ou ſécables, ſi on penſe toûjours quand on dort, ſi l'ame eſt dans la glande pinéale ou dans le corps calleux, ſi l'âneſſe de Balaam était animée par le Diable, ſelon le ſentiment du Révérend Père

Père Bougeant, & autres choſes ſemblables, capables de mettre le trouble dans les conſciences timorées des tailleurs ſcrupuleux de Paris, & des pieuſes revendeuſes à la toilette, qui ne manqueront pas d'acheter ce livre & de le lire aſſiduement. On a fourni des Mémoires par leſquels on démontre, que ſi le venin n'eſt pas expreſſément dans les Tomes imprimés, il ſe trouvera dans les articles des autres Tomes, qu'il en réſultera infailliblement des ſéditions & la ruine du Royaume, & qu'enfin rien n'a jamais été plus dangereux dans un Etat que des Philoſophes.

Pour

Pour dire le vrai, la cabale la plus acharnée a oſé accuſer d'une cabale des hommes qui ne ſe ſont jamais vus, & qui diſperſés à une grande diſtance les uns des autres, cultivent en paix la Raiſon & les Lettres.

Hélas ! quel tems l'Auteur du Journal de Trévoux, & ceux de ſon parti, prennent-ils pour accuſer les Philoſophes d'être dangereux dans un Etat ! Quelques Philoſophes auraient-ils donc trempé dans ces déteſtables attentats, qui ont ſaiſi d'horreur l'Europe étonnée ? auraient-ils eu part aux ouvrages

vrages innombrables de ces Théologiens d'Enfer, qui ont mis plus d'une fois le couteau dans des mains parricides ? attiſèrent-ils autrefois les feux de la Ligue & de la Fronde ? Ont-ils . . . . . Je m'arrête. Que le Gazetier de Trévoux ne force point des hommes éclairés à une récrimination juſte & terrible ; que ſes ſupérieurs mettent un frein à ſon audace. J'eſtime & j'aime pluſieurs de ſes confrères ; c'eſt avec regret que je lui fais ſentir ſon imprudence, qui lui attire de dures vérités. Quel emploi pour un Prêtre, pour un Religieux de vendre tous les mois à

un

un Libraire, un recueil de médiſances & de jugemens téméraires!

Si le Journal de Trévoux excite le mépris & l'indignation, ce n'eſt pas qu'on ait moins d'horreur pour ſes adverſaires les Auteurs de la Gazette Eccléſiaſtique, eux qui ont outragé ſi ſouvent le célébre Monteſquieu, & tant d'honnêtes gens ; eux qui dans leurs libelles ſéditieux ont attaqué le Roi, l'Etat, & l'Egliſe, qui fabriquent cette gazette ſcandaleuſe, comme les filoux exécutent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeans continuellement de nom & de demeure,

meure, aſſociés à des receleurs, fuiants à tout moment la Juſtice, & pour comble d'horreur ſe couvrant du manteau de la Religion, & pour comble de ridicule ſe perſuadant qu'ils rendent ſervice.

Ces deux partis, le Janſéniſte & le Moliniſte, ſi fameux longtems dans Paris, & ſi dédaignés dans l'Europe; ces champions de la folie, que l'exemple des Sages & les ſoins paternels du Souverain, n'ont pu réprimer; s'acharnent l'un contre l'autre, avec toute l'abſurdité de nos Siécles de barbarie, & tout le rafinement d'un

d'un tems également éclairé dans la vertu & dans le crime.

Qu'on me montre dans l'Hiſtoire du Monde entier un Philoſophe qui ait ainſi troublé la paix de ſa patrie ? en eſt-il un ſeul depuis Confucius juſqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti & de ces excès monſtrueux, mais de la moindre cabale contre les Puiſſances, ſoit Séculiéres, ſoit Eccléſiaſtiques ? Non, il n'y en eut jamais, & il n'y en aura point. Un Philoſophe fait ſon premier devoir d'aimer ſon Prince & ſa patrie ;

trie ; il eſt attaché à ſa Religion ſans s'élever outrageuſement contre celles des autres Peuples ; il gémit de ces diſputes inſenſées & fatales qui ont couté autrefois tant de ſang, & qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le Fanatiſme allume la diſcorde, & le Philoſophe l'éteint ; il étudie en paix la nature, il paye gaiement les contributions néceſſaires à l'Etat, il regarde ſes Maîtres comme les députés de Dieu ſur la terre, & ſes concitoyens comme ſes frères ; bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié ; il ſçait

que ſi l'amitié *eſt un beſoin de l'ame*, c'eſt le plus noble beſoin des ames les plus belles ; que c'eſt un contract entre les cœurs, contract plus ſacré que s'il était écrit, & qui nous impoſe les obligations les plus chères ; il eſt perſuadé que les méchans ne peuvent aimer.

Ainſi le Philoſophe fidéle à tous ſes devoirs ſe repoſe ſur l'innocence de ſa vie. S'il eſt pauvre, il rend la pauvreté reſpectable ; s'il eſt riche, il fait de ſes richeſſes un uſage utile à la ſociété.

ciété. S'il fait des fautes comme tous les hommes en font, il s'en repent & il ſe corrige ; s'il a écrit librement dans ſa jeuneſſe comme Platon, il cultive la ſageſſe comme lui dans un âge avancé ; il meurt en pardonnant à ſes ennemis, & en implorant la miſéricorde de l'Etre Suprême.

Qu'il ſoit du ſentiment de Leibnitz ſur les monades & ſur les indiſcernables, ou du ſentiment de ſes adverſaires ; qu'il admette les idées innées avec Deſcartes, ou qu'il voye tout dans le

Verbe avec Mallebranche ; qu'il croye au plein, qu'il croye au vuide : ces innocentes ſpéculations exercent ſon eſprit, & ne peuvent nuire en aucun tems à aucun homme ; mais plus il eſt éclairé, plus les eſprits contentieux & abſurdes redoutent ſon mépris. Et voila la ſource ſecrette & véritable de cette perſécution qu'on a ſuſcitée quelquefois aux plus pacifiques & aux plus eſtimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les entouſiaſtes, les fourbes, les pédans orgueilleux ont ſi ſouvent

étourdi

étourdi le public de leurs clameurs. Ils ont frappé à toutes les portes ; ils ont pénétré chez les perſonnes les plus reſpectables, ils les ont ſéduites ; ils ont animé la vertu même contre la vertu ; & un Sage a été quelquefois tout étonné d'avoir perſécuté un Sage.

Quand l'Evêque Irlandais Berklay ſe fut trompé ſur le calcul différentiel, & que le célèbre Jurin eut confondu ſon erreur, Berklay écrivit que les Géomètres n'étaient pas Chrêtiens ; quand

cartes eut trouvé de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, Deſcartes fut accuſé juridiquement d'Athéiſme ; dès que ce même Philoſophe eut adopté les idées innées, nos Théologiens l'anathématiſèrent, pour s'être écarté de l'opinion d'Ariſtote & de l'Axiome de l'Ecole : *Que rien n'eſt dans l'entendement qui n'ait été dans les ſens.* Cinquante ans après la mode changea ; ils traitèrent de Matérialiſtes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'Ariſtote, & de l'Ecole.

A peine Leibnitz eut il propoſé ſon Syſtème, rédigé depuis dans la Théodicée, que mille voix criérent qu'il introduiſait le Fataliſme, qu'il renverſait la créance de la chûte de l'homme, qu'il détruiſait les fondemens de la Religion Chrêtienne. D'autres Philoſophes ont-ils combattu le Syſtême de Leibnitz ? on leur a dit, Vous inſultez la Providence.

Lorſque Milord Shaftsbury aſſura que l'homme était né avec l'inſtinct de la bienveillance pour ſes ſemblables, on lui imputa de nier

nier le péché originel : d'autres ont-ils écrit que l'homme eſt né avec l'inſtinct de l'amour propre? on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainſi quelque parti qu'aît prit un Philoſophe, il a toujours été en butte à la calomnie, fille de cette jalouſie ſecrette, dont tant d'hommes ſont animés, & que perſonne n'avoue ; enfin, de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le Jéſuite Hardouin a traité d'Athées les Paſcals, les Nicoles, les Arnauds & les Mallebranches ?

Qu'on

Qu'on faſſe ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la Terre, nos vainqueurs, nos maîtres, & nos légiſlateurs, ne connurent jamais la fureur abſurde qui nous dévore ; il n'y a pas dans l'Hiſtoire Romaine un ſeul exemple d'un Citoyen Romain, opprimé pour ſes opinions ; & nous, ſortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penſer, mais à balbutier les penſées des Anciens. Enfin depuis les com-

combats des Réaliſtes & des Nominaux, depuis Ramus aſſaſſiné par les écoliers de l'Univerſité de Paris pour venger Ariſtote, juſqu'à Galilée empriſonné, & juſqu'à Deſcartes banni d'une Ville Batave, il y a de quoi gémir ſur les hommes, & de quoi déterminer à les fuïr.

Ces coups ne paraiſſent d'abord tomber que ſur un petit nombre de ſages obſcurs, dédaignés, ou écraſés pendant leur vie, par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur. Mais

il

il eſt trop certain que ſi vous rétréciſſez le génie, vous abatardiſſez bientôt une Nation entiere. Qu'était l'Angleterre avant la Reine Eliſabeth, dans le tems qu'on employait l'autorité ſur la prononciation de l'*Epſilon?* L'Angleterre était alors la dernière des Nations policées en fait d'Arts utiles & agréables, ſans aucun bon livre, ſans Manufactures, négligeant juſqu'à l'Agriculture, & très faible même dans ſa Marine : mais dès qu'on laiſſa un libre eſſor au génie, les Anglais eurent des Spenſer, des Shakeſpear

pear, des Bacons, & enfin des Lokes & des Newtons.

On ſait que tous les Arts ſont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, & qu'il en réſulte une lumiére univerſelle. C'eſt par ces mutuels ſecours que le génie de l'invention s'eſt communiqué de proche en proche ; c'eſt par là qu'enfin la Philoſophie a ſecouru la Politique, en donnant de nouvelles vues pour les Manufactures, pour les Finances, pour la conſtruction des vaiſſeaux. C'eſt par là que les Anglais ſont parvenus

venus à mieux cultiver la terre qu'aucune Nation, & à s'enrichir par la ſcience de l'Agriculture comme par celle de la Marine ; le même génie entreprenant & perſéverant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait écrire auſſi des livres de Philoſophie plus profonds. La deviſe du célèbre Miniſtre d'Etat Walpole, *fari quæ ſentiat*, eſt la deviſe des Philoſophes Anglais. Ils marchent plus ferme & plus loin que nous dans la même carrière ; ils creuſent à

cent pieds le ſol que nous effleurons. Il y a tel livre Français qui nous étonne par ſa hardieſſe, & qui paraitrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt Auteurs Anglais ont écrit ſur le même ſujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des Arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux cent ans dans une décadence déplorable ? C'eſt qu'il n'a pas été permis juſqu'à nos jours à un Philoſophe Italien d'oſer regarder la vérité

vérité à travers ſon Téleſcope, de dire, par exemple, que le Soleil eſt au centre de notre Monde, & que le bled ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégéneré juſqu'au tems de Muratori, & de ſes illuſtres contemporains. Ces Peuples ingénieux ont craint de penſer ; les Français n'ont oſé penſer qu'à demi, & les Anglais qui ont volé juſqu'au Ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les ailes, ſont devenus les Précepteurs des Nations. Nous leur devons tout, depuis les

Loix primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, & la connaiſſance préciſe de la lumiére, ſi vainement combattues, juſqu'à la nouvelle charue, & à l'inſertion de la petite vérole, combattues encore.

Il faudrait ſavoir un peu mieux diſtinguer le dangereux & l'utile, la licence & la ſage liberté, abandonner l'Ecole à ſon ridicule, & reſpecter la raiſon. Il a été plus facile aux Erules, aux Vandales, aux Goths & aux Francs, d'empêcher

pêcher la raiſon de naître, qu'il ne le ſerait aujourd'hui de lui ôter ſa force quand elle eſt née. Cette raiſon épurée, ſoumiſe à la Religion & à la Loi, éclaire enfin ceux qui abuſent de l'une & de l'autre ; elle pénètre lentement, mais ſurement ; & au bout d'un demi-Siécle une Nation eſt ſurpriſe de ne plus reſſembler à ſes barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oiſiveté & dans l'ignorance, Peuple ſi aiſé à enflammer, & ſi difficile à inſ-

truire, qui courez des farces du Cimetière de St. Médard aux farces de la Foire, qui vous paſſionnez tantôt pour un Queſnel, & tantôt pour une Actrice de la Comédie Italienne, qui élevez une ſtatue en un jour, & le lendemain la couvrez de bouë ; Peuple qui danſez & chantez en murmurant, ſachez que vous vous ſeriez égorgés ſur la tombe du Diacre ou ſous-Diacre Pâris, & dans vingt autres occaſions auſſi belles, ſi les Philoſophes n'avaient depuis environ ſoixante ans adouci un peu

les

les mœurs en éclairant les eſprits par degrés ; ſachez que ce ſont eux (& eux ſeuls) qui ont éteint enfin les buchers, & détruit les échafauts où l'on immolait autrefois & le Prêtre Jean Hus, & le Moine Savonarole, & le Chancelier Thomas Morus, & le Conſeiller Anne du Bourg, & le Médecin Michel Servet, & l'Avocat général de Hollande Barneveldt, & tant d'autres, dont les noms ſeuls feraient un immenſe volume : regiſtre ſanglant de la plus infernale

nale ſuperſtition, & de la plus abominable démence.

P. S. Sur une Lettre reçue du Roi de Pruſſe, je ſuis en droit de réfuter ici quelques menſonges imprimés. J'en choiſirai trois dans la foule. La premiére erreur eſt celle d'un homme, qui malheureuſement a employé tout ſon eſprit & toutes ſes lumieres à pallier dans un livre plein de recherches ſavantes, les ſuites de la révocation de l'Edit de Nantes ; ſuites plus funeſtes que ne le voulait

lait un Monarque Sage; il a voulu encor (qui le croirait !) diminuer, excuſer les horreurs de la St. Barthelemy, que l'Enfer ne pourait approuver, s'il s'aſſemblait pour juger les hommes.

Cet Ecrivain avance dans ſon livre, * que les Mémoires de Brandebourg n'ont pas été écrits par le Roi de Pruſſe. Je ſuis obligé de dire à la face de l'Europe, ſans crainte d'être démenti par per-

* Page 84, de l'Apologie de la révocation de l'Edit de Nantes, & des maſſacres de la St. Barthelemi, par l'Abbé de Caveïrac.

perſonne, que ce Monarque ſeul a été l'Hiſtorien de ſes Etats. L'honneur qu'on veut me faire d'avoir part à ſon ouvrage, ne m'eſt point dû ; je n'ai ſervi qu'à lui applanir les difficultés de notre Langue, dans un tems où je la parlais mieux qu'aujourd'hui, parce que les inſtructions des Académiciens mes confrères étaient plus fraiches dans ma mémoire ; je n'ai été que ſon Grammairien ; s'il m'arracha à ma patrie, à ma famille, à mes amis, à mes emplois, à ma fortune ;

ſi

ſi je lui ſacrifiai tout, j'en fus récompenſé en étant le confident de ſes ouvrages; & quant à l'honneur qu'il daigna me faire, de me demander à mon Roi, pour être au nombre de ſes Chambellans, ceux qui me l'ont reproché ne ſavent pas que cette dignité était néceſſaire à un étranger dans ſa Cour.

Le même Auteur * accuſe d'infidélité les Mémoires de Brandebourg, ſur ce que l'Illuſtre Auteur

* Page 84.

teur dit que le Roi ſon grand-Père recueillit vingt mille Français dans ſes Etats ; rien n'eſt plus vrai. Le Critique ignore que celui qui a fait l'Hiſtoire de ſa Patrie, connait le nombre de ſes ſujets, comme celui de ſes ſoldats.

A qui doit-on croire, ou à celui qui écrit au hazard qu'il n'y eut pas dix mille Français réfugiés dans les Provinces de la Maiſon de Pruſſe, ou au Souverain qui a dans ſes Archives la liſte

liſte des vingt mille perſonnes auxquelles on donna des ſecours, & qui les méritèrent ſi bien, en apportant chez lui tant d'arts utiles.

Ce Critique ajoute qu'il n'y a pas eu cinquante familles Françaiſes réfugiées à Genève. Je connais cette Ville floriſſante, voiſine de mes terres ; je certifie ſur le raport unanime de tous ſes Citoyens que j'ai eu l'honneur de voir à ma campagne, Magiſtrats,

Profeſſeurs, Négociants, qu'il y a eu beaucoup au-delà de mille familles Françaiſes dans Genève ; & de ces familles à qui l'Auteur reproche leur *miſère vagabonde*, j'en connais pluſieurs qui ont acquis de très grandes richeſſes par des travaux honorables.

La plûpart des calculs de cet Auteur ne ſont pas moins erronés. Celui qui a eu le malheur d'être l'Apologiſte de la St. Barthelemy, celui qui á été forcé de falſifier toute

toute l'Hiſtoire Ancienne pour établir la perſécution, celui-là, dis-je, méritait-il de trouver la vérité ?

S'il y a eu parmi les Catholiques un homme capable de préconiſer les maſſacres de la St. Barthelemy, nous venons de voir dans le parti oppoſé un Ecrivain anonime, qui avec beaucoup moins d'eſprit & de connaiſſances, & non moins d'inhumanité, a eſſayé de juſtifier les meurtres que ſon par-

ti commettait autrefois, lorſque des fanatiques errants immolaient d'autres fanatiques qui ne rêvaient pas de la même manière qu'eux.

Quel eſt le plus condamnable, ou d'un Siécle ignorant & barbare, dans lequel on commettait de telles cruautés, ou d'un Siécle éclairé & poli dans lequel on les approuve ?

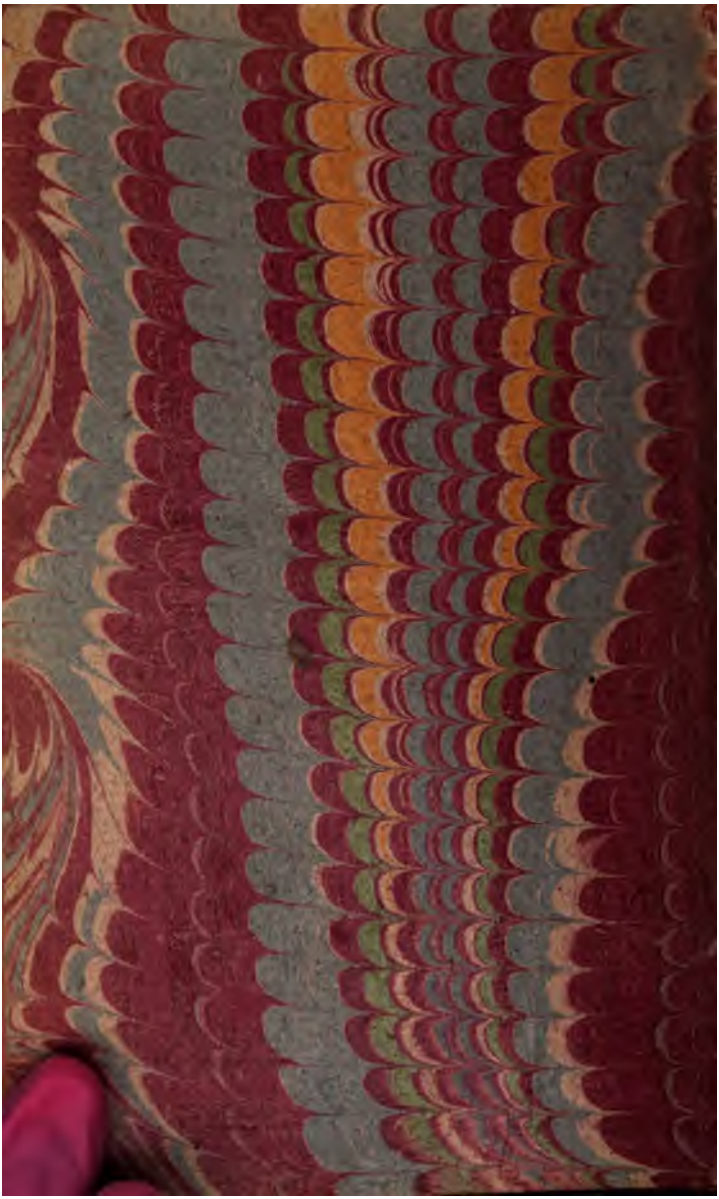
C'eſt ainſi que des ennemis de l'humanité écrivent ſur plus d'une matière

matière depuis quelques années : & ce ſont ces livres qu'on tolère ! Il ſemble que des Démons ayent conſpiré pour étouffer en nous toute pitié, & pour nous ravir la paix dans tous les genres, & dans toutes les conditions.

Ce n'eſt pas aſſez que le fléau de la guerre enſanglante & bouleverſe une partie de l'Europe, & que ſes ſecouſſes ſe faſſent ſentir aux extrémités de l'Aſie & de l'Amérique : Il faut encor que le

repos

repos des Villes ſoit continuellement troublé par des miſérables, qui veulent ſe venger de leur obſcurité, en ſe déchainant contre toute eſpèce de mérite. Ces taupes qui ſoulèvent un pied de terre dans leurs trous, tandis que les Puiſſances du Siécle ébranlent le Monde, ne ſeront pas éclairées par la lumière qu'on leur préſente ici; mais on ſe croira trop heureux ſi ce peu de vérités peut germer dans l'eſprit de ceux qui étant

étant appellés aux emplois publics doivent aimer la modération, & avoir le fanatiſme en horreur.

F I N.